

## L'enseignement de la sociologie à l'Université : émancipation dialogique ou domination sociologique<sup>1</sup> ?

« Une théorie » affirmait Deleuze dans une discussion avec Foucault, « il faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. Et pas pour soi-même. S'il n'y a pas des gens pour s'en servir, à commencer par le théoricien lui-même, qui cesse alors d'être théoricien, c'est qu'elle ne vaut rien ».<sup>2</sup> La théorie pour de la théorie peut rapidement devenir stérile. Or, rares sont les sociologues qui s'engagent sur le terrain dans des actions de diffusion, alors même que de l'autre côté, les chances de réappropriation des analyses sociologiques par les individus concernés demeurent faibles (combien de jeunes de quartier populaire ont lu *La galère*, *La gauche et les cités*, ou *L'Etat et les quartiers* ? combien d'ouvriers du BTP ont eu accès à *Chantier interdit au public* ? quel intouchable a pu appréhender les théories de Dumont<sup>3</sup> ?). Reste alors une dernière chance aux chercheurs quand ils sont aussi enseignants : transmettre leur savoir aux étudiants, enseigner l'usage des théories, éveiller chez eux la curiosité du sociologue et l'esprit critique de l'enquêteur. Mais, en plus d'un désintérêt certain d'une partie des universitaires pour l'enseignement<sup>4</sup>, la communication en vase clos de la sociologie s'observe également dans le rapport qu'entretiennent les enseignants avec leurs étudiants. C'est du moins ce que j'ai pu observer durant trois années en tant qu'enseignant dans une université de la région parisienne.

En effet, les récentes évolutions structurelles des systèmes scolaires, la massification de l'enseignement, la possibilité pour les détenteurs et détentrices d'un Bac professionnel ou technique de prétendre à autre chose qu'au métier précis pour lequel ils ont été formé, la relative liberté d'inscription dans les parcours de sciences humaines à l'université, ont fait apparaître ces dernières années (c'est en tout cas vrai pour la/les première(s) années de sociologie dans certaines universités

---

1 Ces quelques notes sont extraites d'un travail en cours intitulé *Sociologie : science de l'aliénation ou vecteur d'émancipation. Essai sur les dominations sociologiques et les méthodologies dialogiques* et ne représentent qu'un aspect d'une analyse critique du rôle et de la place de la sociologie en tant qu'elle participe à l'imposition par les dominants aux subalternes de façons et de possibilités de parler.

2 Foucault Michel, « Les intellectuels et le pouvoir », in *Dits et Ecrits I. 1954-1975*, Paris, Gallimard, 1994, 2001, p.86.

3 Dubet F., 1987, *La galère. Jeunes en survie*, Paris, Fayard ; Masclat O. *La gauche et les cités - Enquête sur un rendez-vous manqué*, La Dispute, 2006 ; Tissot S., *L'Etat et les quartiers. Genèse d'une catégorie de l'action publique*, Seuil, Paris, 2007 ; Jounin N., *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, La Découverte, 2008 ; Dumont L., *Homo hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Gallimard NRF, 1967.

4 Le mathématicien Alexandre Grothendieck, qui a reçu la médaille Field (proche du Nobel), travaillé au CNRS puis à l'Institut des hautes études scientifiques (IHÉS), reconnaît la faible prise en compte des étudiants dans l'activité d'enseignement-recherche : « Pour ceux d'entre nous qui sont des enseignants, la question de la finalité de l'enseignement, ou même simplement celle de son adaptation aux débouchés, est tout aussi rarement posée (...) D'ailleurs, poursuit-il, comme la plupart de mes collègues, je considérais pour mon compte personnel que l'enseignement au niveau élémentaire était une diversion regrettable dans l'activité de recherche, et j'étais heureux d'en être dispensé. » Grothendieck A., « Comment je suis devenu militant », in Jaubert A. et Lévy-Leblond J.-Ma. (dir.), *(Auto)critique de la science*, Paris, Seuil, 1973, p. 319-320.

de région parisienne) un public populaire qui n'était pas celui auquel les enseignants-chercheurs et futurs enseignants-chercheurs étaient habitués. Une sorte de « *lumpen-étudiant* » : garçons et filles de milieux populaires souvent issus de l'immigration et habitants de grands-ensembles de la périphérie, capital scolaire en décalage avec les attentes de l'université, parcours scolaires dissonants (Bac professionnels ou techniques), rapport à l'écrit conflictuel, remise en cause de l'autorité du professeur... Catégorie d'étudiant qui pose problème, à en croire les nombreux échanges que leur présence indésirable suscite au sein des équipes pédagogiques, souvent démunies, il vrai, face à un public qui n'est pas le sien habituel.

Ces échanges peuvent se résumer dans les questions suivantes, qui ont maintes fois été posées : comment préserver un bon niveau de sociologie dans notre université ? Comment ne pas perdre les bons éléments ? Comment perpétuer la bonne marche de la discipline et ses avancées académiques ? Autant de questions tout à fait légitimes, mais qui en éludent toute une série d'autre : comment intéresser ces étudiants « non-désirés » ? Comment profiter du fait d'être face à un public qui habituellement n'est pas celui des sciences sociales ? Qu'est-ce que la discipline peut transmettre à des jeunes gens en transition (beaucoup se retrouvent en sociologie par défaut, et en attendant de pouvoir intégrer l'année suivante le cursus voulu) ? Cette deuxième série de questions, que ce soit dans les échanges de mails entre collègues (qui font souvent suite à des problèmes de discipline rencontrés par un enseignant) ou dans les réunions d'équipes formelles ou informelles, ne sont que très rarement (pour ne pas dire jamais) posées. En guise de réponse, la phrase « on ne fait pas du social », qui revient maintes fois (dans la bouche des doctorants comme dans celle des enseignants-chercheurs) cristallise tout le problème ; elle est prononcée comme si, d'abord, « faire du social » (c'est-à-dire travailler *avec* et *pour* les gens, et non pas *en leur nom* ou *à leur place*) était quelque chose d'indigne, et, ensuite, comme si prendre en compte les *situations sociales* des étudiants à qui l'on s'adresse et y adapter sa pratique serait se rabaisser au travail de l'assistante sociale ou de l'éducateur, considéré de fait comme inférieur.<sup>5</sup>

Lors d'une réunion de fin d'année rassemblant une partie des enseignants titulaires et des doctorants enseignant en première année de Licence, la question de la démarche à adopter face à ce public en mutation a été une fois de plus débattue. Une typologie des étudiants de première année s'est dégagée au fil de la discussion ; ils ont été divisés en trois catégories : les « bons élèves », les élèves en difficulté mais qui veulent y arriver, et les élèves perturbateurs qui sont inscrits en sociologie par

---

<sup>5</sup> Adapter sa pratique ne signifie pas ici considérer qu'un étudiant titulaire d'un Bac professionnel est un idiot, et qu'il n'est pas capable de suivre des cours de la même teneur qu'un étudiant ayant suivi un cursus plus en adéquation avec les attentes de l'université. Nous entendons par là le fait de prendre en compte dans sa pratique les effets de violence symbolique que peut comporter la lecture ardue de certains textes ou auteurs, mais aussi d'accepter qu'une partie des étudiants n'est pas là en priorité *pour* la sociologie, ce qui n'en fait pas pour autant un public moins digne.

défaut. Puis, toujours dans la même réunion, s'est posée la question de la démarche à adopter en tant qu'enseignant face à ces trois types d'étudiants. Mais la question a été posée en des termes différents pour chacun des groupes : en terme *stratégique* pour le premier : « Comment ne pas perdre les bons éléments, qui "fuient" vers d'autres universités ou d'autres cursus ? ; en terme *pédagogique* pour le second : « Comment arriver à faire progresser une catégorie de personnes en demande mais en grande difficulté ? Doit-on se "mettre à niveau" ou au contraire affirmer notre exigence ? » ; en terme uniquement *répressif* pour les derniers : « Comment faire cesser le trouble, quels recours, quelles sanctions ? » (une pression sur la bourse versée par le CROUS revenant à plusieurs reprises...). On voit ici se dessiner, à travers le traitement de ce « lumpen-étudiant » en terme de répression, de la part d'enseignants en sociologie, la bonne vieille division interne que les dominants font chez les classes populaires : il y a les bons et les mauvais pauvres, ceux qu'on doit aider et ceux que l'on doit punir.

Ce type de réactions (du « on ne fait pas du social » à la « pénalisation » d'une partie des étudiants) apparaît révélateur du rapport que certains enseignants-chercheurs entretiennent avec leurs étudiants, mais aussi, plus généralement, du rapport qu'entretient la sociologie avec les « Autres », c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas sociologues, ou qui n'aspirent pas à le devenir. Ceux-ci ne sont pas dignes d'intérêt, ils ne sont pas ceux à qui il faut s'adresser, quand bien même – et c'est le cas des étudiants au portrait dressé plus haut – ils sont, sociologiquement, ceux qu'une partie des sociologues passeront leur carrière à étudier. Tout comme à travers une partie de sa production écrite, une partie de l'enseignement sociologique tend à ne s'adresser qu'aux (futurs) sociologues et à former uniquement des sociologues, dans une hypocrisie et un élitisme des plus forts : hypocrisie car, sur une classe de trente élèves, combien sont ceux qui pourront (voudront ?) poursuivre jusqu'au doctorat ? ; élitisme par la volonté de former des « éclairés » et des acteurs de la recherche, et par le refus de voir et de montrer dans la sociologie la possibilité de faire autre chose, notamment des activités pratiques en prise sur le monde social. « La sociologie n'est pas là pour "changer le monde", dit-on » ; ce genre d'allégation, résume le sociologue américain Charles Mills Wright, « c'est souvent une pose, par où l'on cherche à se parer du prestige de l'homme de science, esprit pur et désincarné »<sup>6</sup>.

Mathieu Marquet

---

<sup>6</sup> Mills Wright C., *L'imagination sociologique*, Paris, La Découverte, 1959, 2006, p. 197.